

**ALISSA  
NUTTING**



**MADE FOR  
LOVE**

roman traduit  
de l'anglais (États-Unis)  
par Catherine  
Richard-Mas

Gaïa





## DU MÊME AUTEUR

*PRÉDATRICE*, Sonatine, 2014.

Titre original :

*Made for Love*

Éditeur original :

Ecco/HarperCollins Publishers, New York

© Alissa Nutting, 2017

Photographie de couverture : © Shutterstock

© ACTES SUD, 2022

pour la traduction française

ISBN 978-2-330-16155-2

Alissa Nutting

# Made for Love

• • •

roman traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Catherine Richard-Mas

**Gaïa**



*Pour Dean – qui est venu me chercher,  
et m'a trouvée.*





# I

LE BUT QUE L'ON POURSUIT EST TOUJOURS  
VOILÉ. UNE JEUNE FILLE QUI A ENVIE D'UN MARI  
A ENVIE D'UNE CHOSE QUI LUI EST TOUT À FAIT  
INCONNUE. LE JEUNE HOMME QUI COURT APRÈS  
LA GLOIRE N'A AUCUNE IDÉE DE CE QU'EST  
LA GLOIRE. CE QUI DONNE UN SENS À NOTRE  
CONDUITE NOUS EST TOUJOURS TOTALEMENT  
INCONNU\*.

MILAN KUNDERA

---

\* *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, éditions Gallimard.



AOÛT 2019

À soixante-seize ans, le père de Hazel venait de s'acheter une poupée. De la taille d'une femme. Une de ces poupées conçues pour un usage sexuel qui se rapproche le plus possible d'un coït avec une vraie femme vivante (quoique l'analogie soit peut-être plus crédible avec une femme tout juste décédée, pensa Hazel). La caisse de transport présentait une ressemblance troublante avec un cercueil en pin nu. Ce qui rappela à Hazel le passage du film *Dracula* dans lequel le comte s'ex-pédie lui-même par-delà les mers en bateau.

La caisse éventrée trônait pour l'heure au milieu du salon du père de Hazel, entourée d'un assortiment d'outils aussi bien classiques qu'improvisés au nombre desquels un ouvre-boîte. Sortir tout seul la poupée de sa caisse avait demandé beaucoup de ténacité. Il y avait des éclats de bois partout. Au vu des débris, on aurait dit que la caisse avait contenu un animal qui s'était échappé et rôdait maintenant dans la maison.

Le ronron mécanique poussif du scooter médical, derrière elle, annonça à Hazel l'arrivée de son père, mais elle garda les yeux rivés sur la caisse. Assez grande pour qu'elle s'y allonge. Elle pourrait y dormir. Maintenant qu'elle était en principe sans domicile fixe, Hazel cherchait un "lit vacant" potentiel partout où elle posait les yeux.

*Bon alors est-ce que j'arriverais à dormir là-dedans, ou là-dessus ?* semblait soudain la grande question en toutes circonstances. Peut-être cette caisse lui garantirait-elle le meilleur

sommeil de sa vie ? Ce serait peut-être bien de dormir sans le moindre espace superflu, surtout après des années à essayer de dormir en mettant le plus d'espace possible entre elle et l'autre occupant du lit, lequel était invariablement Byron. Dans la caisse, il n'y aurait pas la place de gigoter. Pas la possibilité de chercher la meilleure position étant donné qu'une seule serait possible. Peut-être parviendrait-elle à tout simplement s'allonger et déconnecter. Recharger ses batteries comme l'un des milliers d'appareils électroniques que possédait Byron.

Dire qu'il les "possédait", c'était schématiser. Il les avait aussi inventés. Byron avait fondé et bâti un empire technologique. Sa fortune et son pouvoir constituaient un aperçu terrifiant de l'infini.

Hazel avait quitté Byron pour toujours ce matin-là, en même temps que tous les moyens de subsistance et d'identification disponibles. Et elle savait qu'elle ne l'emporterait pas en paradis.

Son père accepterait qu'elle reste chez lui, n'est-ce pas ? C'était égoïste de lui demander asile – Byron était du genre vindicatif – mais elle aimait se dire qu'elle n'avait pas d'autre possibilité. Se marier à un multimilliardaire excentrique du high-tech, ç'avait un peu fait le vide autour d'elle.

Le mieux, c'était de ne pas penser au fait qu'elle mettait la vie de son père en danger. Mais elle ne voulait pas non plus penser à la situation qu'elle découvrirait actuellement dans son salon. N'ayant, à vrai dire, envie de penser à rien, elle choisit plutôt de s'administrer une succession de morsures bien senties à la lèvre inférieure en tâchant de se concentrer sur la douleur.

"Hazel !" La voix de son père retentit en un joyeux rugissement dénué de toute gêne. "Bon sang, comment tu vas ? Je ne t'ai pas entendue entrer.

— J'ai ouvert avec ma clé", dit Hazel. En remontant l'allée du jardin, elle s'était trouvée culottée de débarquer chez son père avec une valise, mais à présent, vu la montagne de

détritus que sa toute dernière invitée avait apportée, Hazel se reconforta un peu en se disant qu'en matière de bagage, elle n'encombrait pas vraiment, quand bien même sa présence risquait de mettre la vie de son père en danger. Au moins, elle n'arrivait pas dans un cercueil géant !

Au lieu de l'embrasser, Hazel alla se poster à la fenêtre et jeta un coup d'œil entre les stores pour s'assurer qu'elle ne s'était pas trompée. "Je n'ai pas vu ta voiture alors je me suis dit que tu n'étais pas chez toi.

— Je l'ai vendue ! aboya son père. Je ne vais plus tellement avoir besoin de sortir de la maison. J'entame un genre de lune de miel avec Diane, que voilà.

— Tu as vendu le break pour acheter une poupée sexuelle ?"

Son père s'éclaircit la voix par-dessus le ronronnement sourd du scooter médical. Du plus loin que se souvienne Hazel, le raclement de gorge avait toujours été un signal entre eux, une réprimande. Il signifiait qu'elle avait utilisé un terme inapproprié et froissé quelqu'un. Par exemple, Shady Place, le lotissement pour retraités où habitait son père, était un parc à mobile homes pour adultes de plus de cinquante-cinq ans. Sauf que les appeler des mobile homes était mal perçu. Hazel avait fait l'erreur d'utiliser juste une fois le terme en parlant à Mrs Fennigan, la voisine de son père, une maniaque du jardinage. *Vos fleurs, on dirait des top models !* avait dit Hazel. *Mais des top models pas concernées par la violence du sexisme ! Quand je vois le parterre devant votre mobile home, j'ai l'impression de regarder un film d'action qui mettrait en scène des couleurs à la place des gens. Ça finit par faire un peu mal aux cônes et aux bâtonnets, d'ailleurs...* sur quoi la femme avait instantanément cessé de tailler pour se retourner face à Hazel, le sécateur à la main, et s'était avancée à tout petits pas dans sa direction en ouvrant et refermant les lames de son outil d'un air déterminé, comme s'il s'agissait des mandibules d'un insecte géant. Le père de Hazel avait ostensiblement toussé puis empoigné sa fille par le bras, et l'avait entraînée après avoir adressé un signe à la voisine. *Des*

*maisons préfabriquées, avait-il murmuré d'un ton brusque, ça s'appelle des maisons préfabriquées, mais qu'est-ce que tu as dans le crâne bon sang, qui t'a élevée bon sang ?*

“Ce n'est pas une poupée, Hazel. C'est *Diane*, dit son père. Je vais devoir te demander de prendre en compte son statut de personne à part entière. Allez, retourne-toi et dis bonjour. Ne sois pas timorée.”

Hazel prit une grande inspiration et décida de faire bonne figure – après tout, elle s'apprêtait à demander à son père si elle pouvait s'installer chez lui –, mais quand elle embrassa du regard la situation dans son entièreté, elle ne put se retenir de lâcher un petit couinement. Diane était “assise” sur les genoux du père, et comme le poids de son buste la faisait pencher vers le guidon du scooter médical, ils étaient tous les deux dans une posture telle qu'il semblait tout à fait réaliste que le père de Hazel soit en train d'en profiter. Ils étaient tous les deux en peignoir. Hazel reconnut les papillons fanés de la polaire de Diane : le peignoir avait été celui de la défunte mère de Hazel.

Elle savait qu'il ne fallait pas s'attendre à ce que son père comprenne la nature désespérée de sa visite impromptue, mais quand même. Elle en avait assez de faire semblant de prendre des objets pour des humains. Byron traitait ses gadgets électroniques comme des épouses subalternes.

“Excuse-moi, papa. J'aimerais mieux ne pas avoir à entrer dans ce délire-là.”

Il gloussa, ce qui fit tressauter ses chairs rougeaudes. Le père de Hazel était un petit homme congestionné au teint tellement sillonné de capillaires éclatés que, sous un certain éclairage, ses joues ressemblaient à des escalopes de gibier. Il avait en permanence un air épuisé crédible, quoiqu'un peu moins depuis qu'il se servait d'un scooter à la suite d'une prothèse du genou bâclée. Avant le scooter, de parfaits inconnus venaient souvent lui proposer des bouteilles d'eau. *Vous avez l'air assoiffé !* disaient-ils.

Il était en outre couvert de poils blancs brillants, ce qui lui donnait un air câlin trompeur. Il rappelait à Hazel une espèce de cactus surnommée “tête de vieillard”, métaphore cadeau de la nature. Le cactus en question était une plante couverte d’un accueillant manteau de soies blanches, mais les poils étaient en fait des épines disposées en étoile dissimulant sous la surface une couche d’aiguilles centrales cuisantes. “Je t’avais dit que c’était une grande gueule.”

Il fallut un instant à Hazel pour comprendre que son père ne s’adressait pas à elle mais à Diane. Elle soupira. Par dépit, surtout, de ne pas être dans une situation qui l’autorise à porter un jugement. C’était ignoble de mettre son père en danger en se pointant chez lui. Elle n’avait aucune idée de ce que Byron allait faire en constatant qu’elle ne rentrait pas ce soir.

Hazel regarda fixement les clips d’oreilles tape-à-l’œil que son père avait mis à Diane. C’était quoi, déjà, la phrase que Byron lançait quand il s’autorisait une larme d’alcool et se mettait à parler comme une adaptation de Platon jouée par une troupe de théâtre amateur ? *Le plus grand désir de l’homme est de faire naître la vie* ? “Mon Dieu, papa”, lança Hazel à sa propre surprise. Jésus et ses synonymes n’étaient pas ses références habituelles en matière d’exclamations. Mais si ce n’était pas le moment de s’autoriser un quasi-juron invoquant le vocabulaire religieux, alors quand ? “Bon. D’accord. Je vous remercie tous les deux de me recevoir. C’est mieux ?

— Tu ne sais pas encore ce que c’est que la vieillesse, Hazel, dit son père. Il faut prendre le bonheur partout où il se présente.

— Et donc, je dois l’appeler Diane, Didi, ou maman ?

— Hazel ! Elle ne cherche pas à se faire passer pour ta mère. Sois gentille, pour commencer. Tu bois quelque chose avec nous ? J’ai envie d’arroser ça.”

Hazel n’eût pas le temps de répondre que, déjà, son père avait fait demi-tour et accélérât en direction de la cuisine. La vitesse maximale du scooter médical était juste assez rapide pour faire flotter au vent les longs cheveux roux de Diane.

“Moi aussi j’ai envie d’arroser ça, lança Hazel, et de complètement me détacher des réalités de la vie.” Elle n’était pas sûre que son père puisse l’entendre par-dessus les bruits du scooter et du réfrigérateur ouvert ; elle se dit que ça n’avait sans doute pas d’importance. “Je n’ai jamais été accro aux médicaments ni à l’alcool, ça ne serait donc pas une rechute... Est-ce qu’il y a un mot pour désigner la première fois que quelqu’un se défonce franchement en prenant tout un tas de choses, se défonce à un point dangereux et potentiellement mortel, juste après le virage de la trentième année ? J’ai assurément envie de faire ça, mais je ne le ferai pas, parce que je crains l’accident – pas tant de mourir que de continuer à vivre avec le cerveau gravement endommagé. Imaginez les accessoires et implants à la Frankenstein que Byron testerait sur moi devenue à tout jamais souriante et bavante. C’est sûrement son plus grand fantasme – moi constituée de pièces d’ordinateur, d’un vagin et d’une paire de seins. Il faut que j’accélère ma procédure de divorce ! Je plaisante. Inutile que j’intente la moindre action, il n’existe aucun moyen qui me permette de me protéger de Byron face à un tribunal. Mais pff, qu’est-ce que j’aimerais qu’il y en ait un ! Si d’une façon ou d’une autre j’arrivais à presque me tuer, ce serait vraiment un purgatoire d’avoir Byron comme pilote par procuration.

— On ne t’entend pas ! lança son père de la cuisine. Une minute !” Comme le phare du scooter médical brillait plus fort dans le tunnel du couloir à mesure que l’engin se rapprochait du salon, Hazel crut voir son père mordiller facétieusement l’oreille de Diane.

Le panier du scooter contenait un pack de six bières américaines et un paquet de crackers Ritz. Hazel s’avança et ouvrit une canette pour elle, puis une deuxième pour son père. “Diane boit de l’alcool, papa ?”

Son père lui adressa un clin d’œil mouillé ; il semblait à deux doigts de se mettre à pleurer de joie. “Je bois pour deux.

— Santé, p’pa.” Hazel leva sa canette et son père en fit autant. Curieusement, ils semblèrent comprendre que ni l’un ni



l'autre n'allait s'arrêter en route. Ils descendirent leurs bières cul sec et ne reposèrent les deux canettes qu'une fois vides. Son père en ouvrit une autre, puis accéléra juste assez pour venir la tendre à Hazel.

“Santé c'est le mot : j'ai carrément la grande forme. On croirait un jour de mariage, sauf qu'on a laissé tomber la partie chiante pour passer directement à la nuit de noces.”

Hazel crut sentir un rot lui monter aux lèvres. “Je peux reprendre une bière ?

— Je suis sérieux, Hazel. Je sais de quoi ça peut avoir l'air, mais je suis à trois ans de l'espérance de vie moyenne des hommes. C'était quoi cette émission de télé qui laissait soixante secondes aux participants pour faire le tour d'une épicerie et fourrer le plus de merdier possible dans leur chariot ? J'en suis là, sur le plan de la vie : si je n'attrape pas tout de suite ce qu'il y a en rayon, je n'aurai plus l'occasion. Plus question de remettre au lendemain. Tiens, je vais te montrer un truc.”

C'est alors que le peignoir fut soulevé. D'un preste revers du poignet, le père de Hazel soulagea Diane de toute pudeur.

“Ouah, les gros nibards.” Hazel se rendit compte qu'elle murmurait ces mots sur un ton exprimant une acceptation grave, comme elle aurait annoncé à une amie le cancer d'une autre.

“Le break était pratique, reconnu son père, mais il ne me fera pas défaut.

— Pourquoi est-ce qu'ils pointent vers le haut comme ça ?” demanda Hazel. Les seins de la poupée étaient dardés comme si elle était tête en bas, en train de faire le poirier, les tétons littéralement braqués vers le plafond.

“Je pourrais émettre quelques suppositions, Hazel, mais il faudrait que je t'inflige un peu d'ésotérisme.”

Une ambulance passa toute sirène hurlante, interrompant la conversation. Ce qui parut rappeler à son père un sujet momentanément oublié. “Autre chose, dit-il. Tu te souviens de Reginald et sa femme Sherry ?”

Mais non, confirma Hazel, ce n'était pas une idée qu'elle se faisait : les seins de Diane avaient dans l'ensemble une forme conique esthétiquement stimulante – elle se demanda si elle pourrait admettre ça sans pour autant cesser de détester faire l'amour surtout pour emmerder Byron. Quand les choses avaient commencé à se gâter, elle s'était dit que ce serait peut-être suffisant dans un premier temps de ne plus supporter les rapports sexuels avec *lui*, mais elle se rendit vite compte que ça n'allait tout simplement pas faire l'affaire. Elle savait qu'aux yeux de quelqu'un qui ne serait peut-être qu'un amateur dans le domaine de la rancœur conjugale, le fait qu'elle se masturbe en pensant à quelqu'un d'autre pourrait passer pour une victoire à son actif – plaisir, orgasme, délices d'une aventure imaginaire – et une défaite pour Byron. Eh bien non. Elle avait essayé un temps, puis compris que sa sexualité l'occupait plus que jamais : elle pensait constamment au sexe, ne rêvait qu'au sexe, son corps devenait un vrai char de carnaval si ce n'est qu'au lieu de lancer des fleurs elle expédiait de grosses bouffées de phéromones au nez de quiconque se trouvait à proximité, soit, souvent, Byron. Il en fut ravi. Qu'ils ne fassent pas l'amour n'avait aucune importance : Hazel exsudait le sexe, elle rayonnait, et tous ceux qui la voyaient, elle en était certaine, attribuaient ce phénomène au fait que Byron la baisait magistralement. C'est alors qu'elle comprit que, pour rendre une maison inhospitalière, il ne suffisait pas de barricader une pièce. Il fallait couper l'électricité. Elle mura donc tout. Et, à vrai dire, constater que la première chose qui ranimait un peu les braises n'était autre qu'une paire de lolos en plastique surdimensionnés la perturbait un peu.

“Reginald ! aboya son père. Tu sais bien, le mari de Sherry. Un marin ! Avec des dents de lapin ! Ils apportaient toujours une quiche aux repas de quartier.

— Je ne vois pas. Pourquoi ça, papa ?” La curiosité semblait vraiment vouloir pousser Hazel à tendre la main pour

tâter le nichon gauche de Diane. Elle se demanda si la consistance serait la même que celle des matelas à mémoire de forme. Si elle appuyait fort, combien de temps l’empreinte de son doigt marquerait-elle en creux ?

“Je sais que vous autres, les jeunes, vous n’avez pas envie d’en entendre parler, mais ce n’est pas parce que les gens deviennent vieux qu’ils arrêtent de faire l’amour.” Hazel se félicita tout à coup de ne pas se souvenir de quoi Reginald et Sherry avaient l’air. Il lui sembla avoir remporté une victoire. “Donc Reginald et Sherry, eh bien ils sont tous les deux retraités et les voilà en train de forniquer un mardi sur le coup de 3 heures de l’après-midi. Tout à coup, le cœur de Reginald lâche. Pour bien que tu situes l’aspect physique du truc : Reginald est taillé comme une armoire et plein d’enthousiasme. Sherry est une brindille rongée d’ostéoporose. Voilà qu’il s’effondre sur elle si bien qu’elle est coincée sous le cadavre de son mari. Elle se sent étouffer, ne peut plus bouger. Ça a duré plus de vingt-quatre heures. Finalement, leur fils arrive. Parce que c’est un bon fils qui vient les voir tous les jours et qu’elle n’avait pas répondu au téléphone.

— Je ne suis pas à l’aise avec le téléphone, papa ! coupa Hazel. Et si tu me racontes ça pour m’inciter à appeler davantage, je ne suis pas sûre que cette histoire d’individu qui libère son parent vivant nu du corps mort de son autre parent tout aussi nu soit le genre de carotte qu’il faut me brandir sous le nez pour m’encourager.” Elle décida de s’abstenir momentanément d’ajouter qu’il ne serait plus question d’appeler, désormais, puisqu’elle n’avait plus de téléphone.

“Ce n’était pas une accusation. Bien que je me demande parfois combien de semaines ma dépouille devrait attendre si je venais à mourir subitement, avant que la fantaisie te prenne de passer me voir. Mais je ne faisais que te raconter l’histoire. Ce genre de truc, ça reste dans le subconscient. Chaque fois que je me suis rendu à un rendez-vous, j’avais ça dans la tête... Je me disais : « Cette dame est bien trop chouette pour que je

meure sur elle. Elle ne mérite pas ça. » Mais Diane, elle... je peux lui mourir dessus tant que je veux.”

Hazel constata que la conversation ne prenait pas une tournure permettant d'enchaîner naturellement sur le fait qu'elle venait juste de mettre fin à son mariage. Elle ouvrit une nouvelle canette.

“Les jeux sont faits, poursuivit son père. Je peux me lâcher ! Mourir en faisant l'amour, c'est bien la meilleure façon de partir qu'on puisse imaginer, non ? Permits-moi de te dire que surveiller son rythme cardiaque pendant une branlette, c'est pas de la tarte.

— Tu es en train de me dire que tu cherches à te suicider grâce à Diane ?” demanda Hazel qui commençait à regarder d'un autre œil la princesse en silicone d'un mètre soixante. Gonzesse *Penthouse* au-dessus de la taille, docteur Kevorkian en dessous. Bien que le peignoir soit tombé au niveau de son nombril, les plus vastes mystères de Diane demeuraient invisibles. “Elles ont des poils au pubis, ces créatures ?

— Pas tes oignons, coupa sèchement son père. Mais en fait, oui. Et je ne suis pas en train de dire que j'ai l'intention de mourir pendant un rapport sexuel. Simplement que je vais mourir et que j'aimerais avoir encore des tas et des tas de rapports sexuels avant que mon heure vienne, d'ailleurs quand mon char quittera ce monde, je pense que Diane ne fera pas un mauvais cheval.

— D'accord, papa.” Hazel lorgna les bières restantes.

“Vas-y, elles sont pour toi. Moi, simuler l'acte sexuel, ça suffit à me griser. Diane dépasse toutes mes attentes. Je n'espérais pas que ça soit aussi bon, je voulais juste que ça ne soit pas douloureux... je craignais qu'il y ait, je ne sais pas moi, une couture qui irrite, ou que ses cheveux puent le plastique au point de me donner l'impression de subir je ne sais quelle thérapie par aversion. Bon sang que j'étais bête. Elle sent la voiture neuve !

— J’imagine que ça tombe bien, vu que tu l’as échangée contre ton vieux break.”

Hazel vit son père contempler les canettes qu’elle avait vidées, levant un doigt après l’autre à mesure qu’il comptait. “Tu as drôlement soif ce soir, Haze. Je n’avais encore jamais remarqué que tu avais la descente aussi rapide.”

Son père n’était pas du genre à se laisser envahir, aussi Hazel savait-elle que, pour qu’il accepte son retour, elle allait devoir lui donner l’impression que l’idée venait au moins en partie de lui. “Ma foi, je suis contente de te voir engagé dans une relation romantique, commença-t-elle. À propos de gens qui pourraient s’apercevoir de ta mort – qui, en fait, seraient en situation de se rendre compte le jour même que tu as claqué –, il ne t’arrive pas de te dire qu’un coloc, ça pourrait être bien ? Un peu de compagnie humaine supplémentaire pour jouer aux cartes, discuter, tailler une bavette ?”

Son père lâcha un gros rire qui plia brusquement Diane en deux. À son propre saisissement, Hazel tendit les bras sous le coup de l’inquiétude – cherchant d’instinct à rattraper la poupée pour lui éviter la chute.

“Tu es folle ! Vivre seul est la meilleure chose qui me soit jamais arrivée ! Et maintenant que j’ai Diane, ça prend carrément une autre envergure. On peut dîner nus aux chandelles. Je peux lui manger sur le ventre ! C’est une chose que je n’ai jamais faite et que je ferai sans hésiter : manger un sandwich au jambon sur les seins d’une belle femme.” Il contempla de nouveau la poitrine de Diane, le front plissé d’admiration concentrée. “Cette créature est un miracle, bon sang. C’est quoi le proverbe, déjà ? « Demain est le premier jour de ce qu’il me reste à vivre. »

— Un miracle”, répéta songeusement Hazel. D’une certaine façon, la caisse qui traînait par terre ressemblait en effet à une tombe ouverte et Diane à un Lazare moderne revenu de l’inertie pour prendre sa place parmi les vivants.

Ce fut alors que son père remarqua. Il se retourna avec difficulté sur le siège de son scooter médical, ce qui eut pour effet

de pousser le bras tendu de Diane légèrement sur la gauche jusqu'au klaxon qui lâcha un long pouet sonore.

“Hazel ? demanda-t-il. C'est quoi cette valise ?”

“Tu quittes Byron ?” répétait son père depuis un peu plus d’une minute. Quand il était outré, sa voix se muait en rugissement mythique, au point qu’il paraissait bizarre qu’il n’ait pas un trident à la main. Il semblait soudain nu, sans trident. “Mais Byron est un génie ! Chaque fois que je sors de chez moi, je ne vois que des produits de fabrication Gogol !” Cette exclamation confinait au gémissement, aiguë, chargée d’une hystérie qui évoqua à Hazel les entrepreneurs en infopub débordants de zèle. Elle se souvenait d’une pub dérangeante dans laquelle un homme lacérait ou tentait de lacérer un matelas à coups de machette en hurlant : *Décroche ce téléphone ! Décroche ce téléphone !* Mais elle ne se rappelait pas si c’était le couteau ou le matelas qui était à vendre. Est-ce qu’il déchiquetait ce lit pour mettre en évidence l’efficacité du couteau ? Ou l’épaisseur du matelas ? À moins que ç’ait été une sorte de tactique de vente culpabilisante : nous ne cesserons de massacrer des lits que lorsque vous serez assez nombreux à nous avoir appelés pour passer commande ?

“Je comprends que la nouvelle surprenne”, dit Hazel. Son père avait passé un bras protecteur autour de la taille de Diane qu’il serrait contre lui comme s’il avait affaire non pas à sa fille Hazel en situation difficile mais plutôt à un dragueur plein d’espoir qui aurait flirté avec sa petite amie au bar et à qui il signifiait de se tirer ou de venir se battre.

“Mais Hazel, reprit-il en baissant finalement la voix, est-ce que tu sais combien d’argent a Byron ?

— Écoute, implora Hazel. Je sais que tu as envie de vivre une révolution sexuelle en tête à tête avec Diane et je trouve

ça très bien. D'ailleurs j'ai un casque à réduction de bruit." C'était un mensonge. Elle avait certes utilisé un tel casque et bien d'autres gadgets encore, mais elle avait mis son point d'honneur à n'emporter aucun appareil fabriqué par l'entreprise de Byron.

Ça la débeçait d'avouer que le combiné massage de la tête / navigateur internet Serenity serait le *nec plus ultra* dans la situation actuelle. L'appareil, pas plus gros qu'une paire de cache-oreilles, massait magnifiquement les tempes de ses utilisateurs pendant qu'un faisceau lumineux projetait les images de n'importe quel terme proposé à voix haute au moteur de recherche. À l'époque où Hazel était en fac, il existait un biscuit de supermarché tout fin, au chocolat, dont elle raffolait et que le centre de don de plasma où elle allait parfois vendre ses fluides corporels en échange d'un peu d'argent pour des médicaments et des cheeseburgers offrait en guise de remerciement aux donateurs. Ils avaient un goût un peu écœurant (l'étudiante avec qui Hazel partageait sa chambre refusait d'en manger sous prétexte que ces biscuits avaient l'air de friandises destinées à une espèce imaginaire à mi-chemin entre le golden retriever et le gamin en bas âge sur les tables taxinomiques). Mais la simplicité crasse de leur saveur avait quelque chose de gratifiant. Et grâce à leur surface exceptionnellement granuleuse, ils réussissaient en plus à gommer les lèvres de Hazel pendant qu'elle en mangeait. Quand elle portait son casque réducteur de bruit, Hazel aimait laisser son esprit dériver vers des images en gros plan de ces biscuits. Elle zoomait dessus des centaines de milliers de fois, jusqu'à ce que ces images ressemblent aux photos du sol en chocolat de quelque lointaine planète.

"Il t'a fait signer un contrat pré-nuptial, c'est ça ? Si tu le quittes, tu ne touches qu'une misère ?"

Cette question poussa Hazel à regarder l'annuaire de son père, puis celui de Diane et, en effet... il y avait des alliances, ils avaient dû contracter une sorte d'union informelle dans la matinée.



“Un truc juridique super compliqué”, répondit Hazel en se figurant que cela allait le faire taire. La complexité faisait à son père l’effet de la kryptonite : son esprit ne percevait aucune différence entre “compliqué” et “tordu”. *Garde-toi des trucs écrits tout petit* était un de ses adages préférés, ce qui pourrait être un bon conseil, supposait Hazel, si son père n’avait pas une conception super étendue des trucs écrits tout petit qui lui rendait quasi impossible toute sortie au restaurant. Il avait en outre une phobie des avocats, que la mère de Hazel exploita abondamment en son temps. Hazel comprenait toujours que ses parents étaient en train de se disputer lorsqu’elle entendait une série judiciaire brailler à la télé.

Et son père avait vu juste : le contrat pré-nuptial était exhaustif. Il avait fait déteindre sur elle un peu de la phobie des avocats de son père. Elle avait signé dans la salle de conférences de Gogol et se rappelait encore l’arrivée du convoi juridique apportant le document : ils semblaient tous porter le même costume et se déplaçaient quasiment en tandems, comme s’ils faisaient de la nage synchronisée. C’était l’une des rares fois où Hazel avait vu Byron autrement que rivé à un écran ou un autre ; il l’avait regardée signer chacune des pages. Une sorte d’interprète était assis à côté d’elle et lui expliquait en substance le contenu de chacun des paragraphes principaux : surtout des clauses de non-concurrence visant à empêcher des entreprises technologiques d’engager Hazel et de recueillir des secrets d’initié – bien que l’interprète travaille aussi pour Gogol. Hazel avait été invitée à faire venir son propre avocat, mais étant donné qu’elle entrait dans cette union sans un sou ni le moindre bien personnel, elle n’en avait pas vu l’utilité.

La somme qu’elle toucherait dans l’éventualité d’un divorce semblerait faramineuse pour la majeure partie des gens, et lui avait paru énorme à l’époque où elle avait signé. En fait, Hazel n’avait pas prêté grande attention au montant – un tout petit peu moins d’un million de dollars ? – ni à quoi que ce soit d’autre. Elle se rappelait s’être dit précisément : *En aucun cas*

*je ne peux y perdre.* Elle en était venue à comprendre que si, elle pouvait y perdre, et que c'était le cas. Jamais Byron ne consentirait à un divorce.

“Il serait imbuvable au point que tu renonces à la vie à laquelle tu dois t'être habituée maintenant ? Comment ça se peut, ça ? Je ne vois pas de traces d'hématomes !” Sous le coup de la colère, son père relâcha passagèrement Diane qu'il tenait à présent à bout de bras comme il porterait un sac de courses tout en disputant un groupe de gamins. Puis il repassa le bras autour de la taille de la poupée et verrouilla sa prise en croisant les doigts.

Hazel trouvait assez fascinante la façon dont il manipulait la poupée en la serrant contre lui comme s'il s'agissait d'une paire de skis ou de quelque autre équipement de sport encombrant. Sa posture du moment rappela à Hazel un documentaire sur les forêts vierges qu'elle avait vu avec son père, autrefois : des manifestants formaient des chaînes, entrelaçant leurs bras autour des troncs pour tenter d'empêcher l'abattage. *Où est le problème ?* avait lancé son père en montrant du doigt l'écran. *Suffit de leur scier les bras s'ils sont si entêtés que ça !* “Le contexte économique est dur en ce moment, ma puce. Tu n'as aucune expérience professionnelle dans le domaine du fameux diplôme que tu n'as jamais terminé. Tu es bien mignonne, ça, je n'en doute pas ; que ton papa te trouve bien mignonne, ça tombe sous le sens. Mais bon, Hazel, j'en ai vu à la télé de ces séries qui se passent dans des bureaux : tu es devenue trop âgée pour concurrencer les petites mignonnes de ce milieu-là. Il te trompe ? Je comprendrais que ça soit dur, mais tu pourrais envisager de fermer les yeux. Ça se justifie en échange d'une vie où le fric coule à flots. Sacrée tranquillité ! Pourquoi y mettre fin ?

— Eh bien, papa, cette vie-là est devenue un peu invivable.” Avait-elle sifflé la dernière des bières ? Mais oui. Hazel se savait en état d'ébriété, mais pour le moment c'était un secret que son moi interne parvenait à dissimuler au reste

du monde. Il y avait des lustres qu'elle n'avait pas été pompette. Sa diction et son maintien semblaient avoir oublié comment se comporter en cas d'ivresse. Pouvait-on se souler mentalement mais pas physiquement ? Byron avait toujours refusé qu'il y ait de la bière à la maison, la boisson de prédilection de Hazel. Il y avait un micro-choix d'alcools forts, soigneusement sélectionnés pour les invités, mais pour sa part elle n'y touchait pas. Ils lui semblaient maléfiques, comme de puissants élixirs d'embourgeoisement. Elle craignait qu'ils entament ses tendances au mauvais goût dès lors qu'elle y tremperait les lèvres. En boire l'aurait rendue moins *elle-même*, d'une certaine façon, alors elle se contentait généralement de s'abstenir. Ç'avait été l'une des ironies majeures de son mariage. Elle avait adoré la période où ils s'étaient fréquentés parce qu'elle avait eu l'impression d'être quelqu'un d'autre, or c'était tout ce qu'elle avait toujours souhaité. Jusqu'à ce qu'elle épouse Byron et se retrouve obligée d'être quelqu'un d'autre à plein temps. Dès lors, elle ne souhaita plus que redevenir celle qu'elle était et se détester de nouveau. "Si c'était juste une histoire d'infidélité !

— Qu'est-ce que tu veux dire ? demanda son père. Ça fait presque dix ans que vous êtes ensemble. Tu ne peux pas débrouiller ça avec lui ? Tu sais comme on s'aimait, ta mère et moi, Hazel. À notre façon. Mais si on s'était souciés de joie de vivre, réalisation de soi-même et tout le tremblement, on ne s'en serait jamais sortis. Les gens de ta génération, ils ne veulent que s'amuser et se passionner. Et quand vous n'obtenez pas satisfaction, vous jetez l'éponge. Tu as déjà envisagé de revoir tes critères à la baisse en ce qui concerne le bonheur au sens large ? Tu ne t'es jamais dit que tu avais déjà eu bien de la chance qu'il t'ait épousée ? Toi qui n'étais personne ?"

Hazel s'autorisa un rictus vaincu propre à vraiment mettre son père mal à l'aise, ce qui était une bonne chose. Excellente initiative de la part de sa physionomie. Son père était le genre de personne qu'il fallait mettre un peu mal à l'aise

pour qu'il en vienne à se taire et écouter. "Ça a vraiment mal tourné. Et tu ne sais pas la moitié de ce qui s'est passé."

Il se tut en effet. Regarda brièvement Diane dans les yeux pour y quêter du soutien, haussa les épaules. "Bon d'accord. Admettons. Peut-être que je n'en sais pas la moitié. Mais regarde autour de toi, ma grande. C'est une sacrée dégringolade. Il n'y a qu'une salle de bains. Une seule. Cette semaine ? Je travaille de nuit. Mais c'est très variable. Ça change tout le temps, et au dernier moment. Si je suis prévenu quarante-cinq secondes avant le lever de rideau, c'est un bon jour."

Son père était quelqu'un d'assez indéchiffrable. Par exemple : il y eut une époque, à la fac, avant Byron, où Hazel avait décidé de vivre gratis dans un squat anarchiste pour arrondir les montants minimums de ses cartes de crédit, ce qui lui permettrait de s'acheter davantage de fringues. Les toilettes du squat se résumaient à un seau blanc que tout le monde renversait constamment étant donné qu'au squat anarchiste, rares étaient les utilisateurs du seau blanc pouvant se prétendre mortellement sobres. Si elle racontait à son père qu'elle avait jadis utilisé ce seau, en serait-il rassuré au point de laisser Hazel s'installer chez lui pour le moment ? Ou tout le contraire ?

"De quel genre de durée est-ce qu'on parle, Hazel ? Combien de temps te faudra-t-il pour retomber sur tes pieds ? Je crois que tu devrais ravalier ton orgueil et demander à Byron un petit peu plus de fric au besoin, juste histoire de t'installer.

— Tu ne comprends pas, papa. Ce que je suis en train de te dire, c'est que je ne veux même pas du fric du contrat pré-nuptial. Je ne peux pas à la fois quitter ce mec et lui prendre son fric. L'argent est un moyen pour lui de suivre ma trace et de savoir ce que je suis en train de faire."

Hazel se vit faire mine de boire une gorgée de sa canette vide, sans trop savoir pourquoi. Elle le fit pourtant et eut bientôt la certitude qu'il restait à l'intérieur une goutte qu'elle pourrait choper à condition d'orienter la canette pile comme il fallait. L'instant d'après, elle se rendit compte qu'elle s'efforçait

de choper la goutte en question depuis quelques secondes, voire plus. Peut-être même malaxait-elle à deux mains le fond de la canette, assez vigoureusement pour que son père ait désormais compris qu'elle était bourrée.

Elle releva la tête pour reprendre son souffle et froissa la canette en aluminium dans l'espoir que le bruit ait une vertu cathartique, mais le son produit n'aurait pas pu être plus inquiétant. On aurait dit un immeuble s'effondrant à quelques mètres de là.

“Je n'ai pas réfléchi beaucoup plus loin que ça, papa, reprit-elle. Ce qui n'a sans doute rien de vraiment surprenant.” Elle avait eu l'intention de prévoir un peu plus avant, mais en était venue à se dire que ça ne servirait à rien puisqu'elle était obligée de quitter Byron sans rien emporter. Qui plus est, elle avait eu sacrément peur ce matin-là. Du sang avait été versé, donc voilà. “Je crois que je pensais juste rester jusqu'à ce que je puisse me débrouiller seule.

— Je risque de mourir avant !

— Qu'est-ce que tu dirais d'un an ? Tu m'accorderais un an ? Ça paraît plutôt modeste comme durée pour recommencer sa vie à partir de zéro, non ?”

Hazel regarda son père et dut ravalier sa question. Elle s'attendait à ce que sa rage se déploie toutes voiles dehors, lui gonflant les bajoues, peut-être même verrait-elle ce que, enfants, sa meilleure amie et elle appelaient “sa tronche de thermomètre”, un fard rouge vif lui allumant d'abord le front, puis se propageant à son visage, son cou, son torse, par strates nettement définies, ce qui les informait toujours, avec la plus grande justesse, du degré de rogne dans lequel son père était et des ennuis que Hazel encourait.

Au lieu de quoi il la regardait avec des yeux de merlan frit qui semblaient avoir explosé, comme s'ils avaient tenté de contenir toute la pitié qu'il éprouvait pour sa fille et finalement succombé sous le poids.

“Papa...”

Dès qu'elle ouvrit la bouche, son père leva la main en un geste de sportif, attrapant au vol la pensée de Hazel et interrompant la partie. Il se pencha vers le peignoir de Diane, s'essuya les yeux et se moucha un peu trop fort. Était-ce un truc de génération ? se demanda Hazel. Elle ne s'était jamais sentie autorisée à se moucher assez fort pour produire un bruit désagréable. Pas même en famille.

“C'est bon, dit-il en hochant la tête. Reste si tu veux. Dégringole jusqu'en bas de l'échelle.” La canette écrasée traînait par terre, à côté de Hazel. Elle donna ce qu'elle pensait être un petit coup de pied dedans, mais la canette sauta en l'air et atterrit à l'intérieur du cercueil comme si elle avait appris à le faire. “Ce n'est plus la soirée de lune de miel que j'avais imaginée. Autant être honnête là-dessus. Est-ce que Diane et moi on pourrait d'abord savourer un peu d'intimité ? Avant de ne plus jamais en avoir ? Il y a peut-être un bar dans le quartier où tu pourrais aller à pied ?”

*Ouais, sûrement, se dit Hazel, mais je préfère m'abstenir d'aller et venir tant que Byron n'a qu'une idée en tête : me tuer.* Il était infiniment plus probable qu'il envoie des sbires dans un fourgon pour qu'ils l'enlèvent au détour d'une rue, plutôt que de venir fracasser la porte de son vieux père et l'embarquer au vu et au su des voisins. La conversation avec son père semblait toutefois décliner, or Hazel savait que cette information serait une bûche hautement inflammable qui ne manquerait pas de rallumer le feu. Mieux valait aborder la chose de façon plus générale. “Donc, tu voudrais que j'aille à pied toute seule de nuit dans un bar puis que je rentre à pied à la maison encore plus tard quand il fait encore plus noir et que je suis encore plus soûle, juste pour que pendant ce temps-là tu puisses pousser des cris d'extase en jouant au papa et à la maman avec une poupée ? Si j'ai bien compris ce que tu m'as dit.

— N'exagère pas.

— Ça n'a rien d'exagéré ! Tu sais que ça arrive sans arrêt aux femmes de se faire agresser ?

— Eh bien si ça t’arrive ce soir, je te dédommagerai. Comment est-ce que je pourrais m’y prendre ? Peut-être en te laissant t’installer chez moi pour un an gratis ?”

Hazel sentit une vague de chaleur lui inonder la nuque – elle piquait un fard. Elle savait que son père trouvait qu’elle se comportait en enfant gâtée. Certes, elle était lâche à certains égards et il savait lesquels, raison pour laquelle il estimait avoir raison en l’occurrence. Eh bien, ça lui coûterait son confort. “Ah ouais ? C’est idiot de ma part de le quitter ? Il voulait me poser une puce dans le cerveau, papa.”

De la main droite, son père fit vrombir le moteur de son scooter médical, comme pour s’injecter un peu de puissance dans les neurones – il réfléchissait. Finalement, il enfouit le nez dans les cheveux de Diane en frissonnant, puis releva la tête et lança : “Une puce ? Un genre de mouchard ?

— À peu près, oui. Un genre de système de partage de fichiers. Je serais connectée sans-fil à une puce dans son propre cerveau et lui connecté sans-fil à la mienne. On fusionnerait. Le premier couple neuro-connecté de l’histoire.

— Seigneur. C’est à ça que vous vous amusez de nos jours, les jeunes ? Je suis content d’être tout près de la sortie. Une fusion des cerveaux. Très peu pour moi. Ta mère et moi on ne se fiait même pas aux baisers avec la langue.

— Non, papa. Personne ne *s’amuse* à ça. Ça ne s’est jamais fait. Byron voulait livrer en pâture mon cerveau encore vivant à la recherche et au développement, grosso modo.” Elle n’y avait pas consenti, mais bien sûr ça n’empêcherait pas Byron d’agir à sa guise. Rien ne l’empêchait jamais. Qui plus est, Hazel était convaincue qu’il avait entrepris de la faire tomber malade afin que, de son propre chef, elle se rende dans leur clinique privée pour s’y faire admettre, ce qui serait le début de la fin. Ces quelques dernières semaines, elle avait eu des migraines de plus en plus fortes, et ce matin elle avait saigné du nez sous la douche. Pour la première fois de sa vie. Le sang était parti dans le système d’évacuation où il avait été

déecté par leur SmartFilter, lequel savait même, en fait, que ce sang provenait de son nez à elle, ce qui, du reste, déclencha une alarme, sur quoi le visage de Byron en appel vidéo apparut sur le mur-écran de leur salle de bains. Ce fut presque en ronronnant qu'il lui suggéra, un pouvoir froid émanant de son regard bleu glacial : *Hazel, tu ne crois pas que tu devrais aller chez le médecin ?*

“Ouaille, fit son père. Le vent a tourné, on dirait. Est-ce qu'au moins tu as pu dépenser beaucoup de son fric ?”

Oui et non, se dit Hazel. Pas mal, mais pas autant que d'autres le feraient. En plus de ça, elle avait peu à peu arrêté de sortir du Complexe ou d'y apporter des trucs. C'était dur à expliquer, mais acheter quelque chose et le rapporter chez soi ou le faire livrer, ce n'était pas pareil que tomber dessus dans le monde réel. C'était une situation digne du roi Midas, sauf qu'au lieu de se transformer en or, tout ce qui entrait dans la maison de Byron devenait totalement inintéressant. “Tu sais, quand j'ai compris que finalement j'allais le quitter, je me suis dit que ça pourrait être marrant d'essayer de claquer un maximum de fric avant. Dépenser tellement que j'en aurais marre de dépenser. Je me suis dit que je pourrais commander des trucs franchement délirants que je laisserais sur place. Par exemple des centaines de milliers de boîtes de soupe en conserve ? Mais j'ai tellement pris peur que je ne pensais plus qu'à une chose : me tirer le plus vite possible.” La maison de Byron était intentionnellement implantée au beau milieu de nulle part, de même que les principaux bâtiments utilitaires de Gogol et la micro-cité occupée par l'élite des ouvriers. À moins d'y avoir un emploi ou un rendez-vous, il n'y avait aucune raison d'entrer dans cette enceinte. La plupart des employés ordinaires travaillaient dans une des succursales situées en ville, mais les villes rendaient Byron paranoïaque. Tout ou presque rendait Byron paranoïaque.

Hazel commença à se masser le visage à deux mains en décrivant des cercles. “Et est-ce que je t'ai déjà dit qu'il aimait



bien employer la formule « domination planétaire » ? C'est vrai. Abondamment. Qui, à part des dictateurs sociopathes fous à lier, rentrerait à la maison le soir après une réunion et lancerait à son conjoint : « J'adore le goût de la domination planétaire ! Tu veux goûter ? Embrasse-moi ! » J'avais l'impression de vivre avec le méchant d'un dessin animé. Le pire, étant donné que je ne savais absolument pas comment réagir, c'est que j'acceptais ça comme si j'étais fière de lui. « À ta santé, dominateur planétaire ! » Je ne compte pas le nombre de fois où j'ai levé un verre d'eau vers lui en lançant cette phrase.

— D'accord. Eh bien ma foi. Désolé d'apprendre que ton mariage était merdique, ma grande. On dirait bien que tu as encore plus besoin de boire un coup que je le croyais." Il refourra le visage dans le sanctuaire des cheveux de Diane et entreprit littéralement de les pétrir, soulevant des mèches et s'en astiquant presque les joues et le menton. "Pour le moment, file, je te verrai demain matin."

Hazel sentit monter en elle un grand soupir. Elle aurait voulu que ce soit la faute de son père si, en franchissant la porte, elle se faisait enlever ou pire encore par des gros bras de Gogol, mais ça ne serait pas sa faute, et son père le savait, par conséquent il ne ressentirait pas la culpabilité écrasante qu'elle voudrait qu'il éprouve en obligeant sa fille à quitter la maison paternelle alors qu'elle ne voulait vraiment pas. "Ça marche, papa. Je vais aller au bar. Des mots que tous les pères du monde rêvent d'entendre leurs filles prononcer : je file à l'auberge et tu seras couché depuis longtemps quand je rentrerai.

— Il faut que tu y ailles pour de bon, précisa-t-il. Pas question de faire semblant de partir, d'attendre quelques minutes sur les marches de l'escalier puis de rentrer aussi sec." La marche arrière du scooter lança son bip retentissant ; le père de Hazel exécuta un demi-tour et le couple de jeunes mariés détala en direction de la chambre. Hazel entendit son